

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉZ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - L'Archiduc Rodolphe. - Vue du Tyrol. Le Château de Klamm. - Un Livre ennuyeux, d'après Toulmouche. - Deux Cafres civilisés. TEXTE : - A nos Lecteurs. - Avis. - Nos Gravures. - Causerie. La Colère. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Une Soirée du grand Monde à Rome, sous Auguste. - Un Trait ignoré de la Jeunesse de Milton. - Vieilles Fêtes Nationales. La Dent d'argent d'Itterbeek - Pris l'un pour l'autre. Anecdote historique. - Une Année de la Vie d'un Domestique. - Rannie du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N° 21.

— 10^e. ANNÉE. —

27 Mars 1880.

A NOS LECTEURS.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le RIEUR ILLUSTRÉ, journal satirique et humoristique, créé récemment à Bruxelles, et qui est destiné à combler dans la presse belge une véritable lacune. Son but est de distraire et d'amuser par des caricatures, des images et des plaisanteries sans fiel; de peindre et de fronder les travers et les ridicules du jour, — sans prendre place dans aucun parti ou aucune coterie, sans jamais mettre en scène rien qui puisse blesser aucune convenance, froisser aucune susceptibilité. — Tel est, en résumé, le programme du RIEUR ILLUSTRÉ, et nous sommes persuadés qu'il ne cessera d'y rester fidèle.

A VIS.

Comme suite à l'avis paru en tête du N° 13 du 31 janvier dernier, nous avons l'honneur de prévenir nos abonnés que l'ORGANE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1880, — dont la publication a été retardée, à notre vif regret, à cause du peu d'avancement des travaux de construction et d'organisation, et partant de l'absence des éléments nécessaires, — paraîtra le 3 avril prochain, et successivement chaque semaine.

Nous rappelons à cette occasion que l'AGENCE HAVAS, 89, Marché aux Herbes, à Bruxelles, est exclusivement chargée de recevoir les annonces, réclames et faits divers, destinés à figurer dans cette publication.

Comme l'ORGANE ILLUSTRÉ est donné gratuitement à tous les abonnés de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, nous offrons incontestablement la publicité la plus sérieuse et la plus vaste à tous ceux qui ont intérêt à appeler l'attention sur leurs produits.

NOS GRAVURES.

L'ARCHIDUC RODOLPHE

La Belgique a appris, avec joie et orgueil, l'heureuse nouvelle des fiançailles de l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph d'Autriche, avec la princesse Stéphanie, la seconde des filles de notre roi.

Outre que cette alliance est un grand honneur pour notre pays, c'est aussi un fait d'une im-

portance hors ligne par des savants distingués. A part l'allemand, le slave et le madgyare, il parle le français, l'anglais, l'italien et l'espagnol. Inutile de dire que son instruction militaire ne laisse rien à désirer. Il s'est également préparé aux hautes destinées qui l'attendent par des études sérieuses sur les sciences politiques et juridiques. Toutefois, — et c'est une circonstance à mettre principalement en relief, — ses inclinations le portent vers les sciences naturelles et les beaux-arts, comme l'atteste un livre

qu'il a écrit pour un cercle d'amis et intitulé : „Quinze jours sur le Danube.”

Donc, si tout promet à l'Autriche-Hongrie un souverain qui saura dignement marcher sur les traces de ses ancêtres, tout promet aussi à la princesse Stéphanie un brillant et heureux avenir sur le trône impérial qu'elle est appelée à occuper.

Ne voulant donner, de la future impératrice, qu'un portrait „authentique,” nous sommes forcés d'en ajourner la publication.



L'ARCHIDUC RODOLPHE.

VUES DU TYROL. — LE CHATEAU DE KLAMM.

La vallée de l'Inn, — rivière qui naît en Suisse, traverse le Tyrol, la Bavière et l'Autriche et se jette dans le Danube, — est une des plus remarquables de l'Europe.

De vieux châteaux couronnent la cime des rochers et intéressent doublement le touriste, d'abord par les souvenirs légendaires qu'ils rappellent, ensuite par leur aspect pittoresque, comme, par exemple, le château de Klamm, qui se dresse au milieu d'un site dont le caractère grandiose et sauvage relève encore ce qu'il présente de frappant.

UN LIVRE ENNUYEUX.

De quoi peut-il bien traiter, ce livre, dont la lecture est venue clore les paupières de ces deux jeunes filles, qui dorment là, dans ce canapé, du plus profond sommeil?

Ce ne peut être un ouvrage philosophique, encore moins un traité d'art culinaire.

mense portée, au point de vue de la consolidation de notre existence nationale.

L'héritier présomptif du trône austro-hongrois, est né à Vienne le 21 août 1858; il a par conséquent près de vingt-deux ans. Son auguste père lui a fait donner une édu-

Il faut que ce soit un roman, non pas un roman avec coups de poignards et d'épées, avec duels, crimes, empoisonnements, mais un de ces romans placides à l'eau de rose, desquels s'exhalent des parfums d'une qualité soporifique.

Les premières pages ont semblé assez insipides à nos deux jeunes personnes, et elles ont ressenti une lourdeur dans la tête; au dixième feuillet, les clignotements d'yeux se sont rapidement suivis; mais à la vingtième page les paupières se sont abaissées tranquillement, la tête s'est rejetée en arrière, et le pauvre bouquin ira tantôt rouler sur le tapis.

DEUX CAFRES CIVILISÉS.

Ces grotesques caricatures représentent deux noirs habitants de la Cafrerie, vêtus à l'Européenne. A les voir, le lecteur jugera que notre costume n'est pas porté par eux avec une grande élégance, et que leur bon goût est plus que douteux; toute civilisation pour eux consiste à imiter d'une manière burlesque les Européens dans leur manière de vivre, leur démarche et leur façon de s'habiller. Rien de plus comique que ces pauvres noirs que l'on rencontre dans les rues du Cap, affublés des modes de Paris. Qu'ils sont fiers dans leur accoutrement hétéroclite, où l'originalité de la coupe le dispute à la variété des couleurs excentriques! Ils se croient les plus belles gens de la terre, n'ayant rien à envier à leurs maîtres, et leur sérieux imperturbable et l'air de dignité qu'ils prennent, en font des charges qui méritaient bien d'être reproduites.

CAUSERIE.

LA COLÈRE.

Souffrir en silence quand on peut protester utilement, se laisser tondre la laine sur le dos, c'est tout simplement faire métier de dupe: le mouton a toujours tort et, comme le démontre la fable, le loup ne cherche que l'occasion de le croquer.

Loin de nous la pensée d'ériger en système cette sotte passivité qui n'assure que trop le triomphe du méchant. Un amour platonique ne suffit pas à la justice; elle veut que nous sachions la défendre „unguibus et rostro,” afin d'en étendre les bienfaits à nous mêmes comme aux autres. — Aussi les gens qui mettent leur gloire à subir le rôle de persécuté et de victime, troublent l'ordre social plus qu'ils ne le pensent.

Il en est, sous ce rapport, des peuples comme des particuliers. La nation qui ne sait pas se défendre n'est pas jugée digne de vivre, disait récemment le général Liagre; met-elle ses intérêts matériels au dessus de son honneur, elle ne tarde pas à perdre son honneur d'abord, puis son argent, et enfin son existence même. Si l'union fait la force, la force fait respecter le droit et maintient l'union.

En un mot, la modération n'est louable et ne devient elle-même une force véritable que pour autant qu'elle n'exclue point la fermeté et l'énergie.

Cette dernière qualité, l'énergie, si indispensable dans les luttes de notre existence, gardons-nous de la confondre avec la colère, mouvement „désordonné” de l'âme contre ce qui nous blesse; passion fougueuse, dit Laroche-foucault, qui court aux armes, sans attendre le consentement de la raison; folie momentanée, d'après Horace et Sénèque; l'un des sept péchés capitaux, d'après la religion.

Prolongée, la colère produit la haine et la vengeance, dont les conseils aveugles ont tué bien plus d'êtres humains que les plus terribles fléaux. Aussi, comme l'a dit Fléchier, „le soleil ne doit jamais se coucher sur notre colère.”

Cette funeste passion bouleverse tous les sens, compromet la santé, décompose et enlaidit les plus belles figures, qui rappellent ces Furies infernales que les anciens nous représentent couronnées de serpents, toujours prêtes

à vomir l'imprécation, l'injure et la discorde.

Il n'est peut-être pas d'exemple que la colère ait été bonne à quelque chose. Joindre l'emportement à la correction, c'est ajouter du poison à un remède salubre.

L'homme irrité est téméraire, ne sachant ni patienter ni temporiser, tandis que le véritable courage s'observe, se garantit et s'avance avec certitude.

„La valeur emportée n'a rien de sûr,” observe l'auteur de Télémaque, et Ségur ajoute: „La colère est l'arme de la faiblesse.”

Nous voyons en effet que les êtres les plus colériques sont les enfants, les malades, les vieillards et certaines femmes, — n'en déplaise à nos aimables lectrices, ici hors de cause.

Rien n'est plus facile que de se fâcher, rien n'est moins aisé souvent que de se taire: dompter sa colère qui bouillonne, c'est faire preuve de caractère, et triompher de son plus grand ennemi.

„Comment as-tu le cœur de me battre, puisque tu es le plus fort?” Parole profonde d'une femme du peuple en guerre avec son mari.

Les êtres supérieurs éprouvent en effet naturellement le besoin de protéger, de défendre le faible et l'innocent; et pour faire l'éloge du célèbre navigateur Sir John Franklin, l'un de ses amis disait: „C'est un homme qui ne tournait jamais le dos au danger et qui cependant était doué d'une telle tendresse de cœur, qu'il n'eût pas écrasé un moustique.”

Le sage l'a déclaré: „Les forts sont les doux.”

„Les grandes âmes, a dit Sophocle, sont les seules capables d'apprécier combien il est glorieux d'être bon.”

Il semble y avoir une corrélation, une affinité intime entre la supériorité, la force et la modération. Le lion souffre les agaceries du petit chien, son compagnon de servitude; la lionne de Florence rend un enfant à sa mère; et l'éléphant, qui fait trembler la terre sous ses pas, supporte les coups de son cornac.

La raison est une force, puisqu'elle résiste aux entraînements, et tout homme raisonnable sait se modérer.

Les effets extérieurs de la colère présentent beaucoup d'analogie chez l'homme et l'animal qui cède sans retenue à l'impulsion primitive de sa nature. Celui qui, dans sa mauvaise humeur et son impatience, se laisse aller à un flux de paroles et d'invectives, ne peut manquer de rappeler un chien qui aboie. L'homme grossier grince les dents et fronce le sourcil comme le singe; il jette des malédictions, des insultes, des juréments qui rappellent les cris de la bête; l'un et l'autre s'attaquent même aux objets inanimés.

L'antilope reçue à coups de fusils par les chasseurs et qui comprend l'inutilité de la résistance, déchire le sol avec ses cornes et en fait sauter pierres et gravier. De même l'enfant mal élevé frappe les meubles contre lesquels il s'est cogné.

Les chasseurs savent exploiter l'esprit de vengeance chez certains animaux. On attache une chouette près de la lisière d'un bois, où, à l'aide d'un appeau, on imite l'aigre voix du rapace nocturne. Alors rouges gorges, roitelets, mésanges d'accourir pour accabler d'injures l'ennemi sans défense et lui crever les yeux; et, aveuglés par leur fureur, ils viennent se jeter étourdiment sur les branches enduites d'un gluau perfide. C'en est fait! le chasseur n'a plus qu'à les saisir. „Votre colère qui pique vos ennemis vous donne la mort, dit Fénelon, en s'adressant à l'abeille, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne.” Cela n'est pas vrai seulement pour l'abeille. L'homme qui s'abandonne à son ressentiment, est lui-même sa première victime: il ne s'attire que des regrets, au lieu des joies intimes que procure une volonté ferme et généreuse.

Heureux donc qui n'a jamais péché par colère, mais non moins heureux qui, ayant failli, sait réparer la faute commise!

JULES DE SOIGNIE.

LE FILS DE L'INCONNU.

XX. — LE SECRET. (Suite.)

„Je vais donc, dit le vieux moine à Ada et à Hugo, je vais vous faire connaître comment j'ai pu, sans trahir ma promesse, vous révéler le secret que vous venez d'entendre:

Je regagnais cette après-midi Jérusalem, après avoir quitté le camp des Croisés; j'avais déjà monté la dernière hauteur qui me séparait encore des murs de la ville, lorsque je rencontrai un soldat qui fuyait. Il me communiqua à la hâte qu'il avait été surpris, avec quatre autres soldats, par un fort parti de Musulmans; que ses compagnons avaient trouvé la mort en combattant et que lui seul avait échappé au massacre. Cet homme me conseillait en conséquence de ne pas m'approcher de trop près du lieu de l'embuscade, pour ne pas éprouver le même sort.

Je remerciai le Croisé de son avertissement, mais comme, en ma qualité d'envoyé du com-mandant de Jérusalem, je n'avais rien à craindre, je me hâtai de gagner le lieu du combat, pour voir si je pouvais encore être de quelque utilité aux chrétiens qui avaient succombé dans la lutte.

Trois des Croisés étaient déjà morts, le quatrième semblait vivre encore. Je m'approchai du blessé; que vis-je?... Ce dernier était le Frison, l'usurpateur des droits de votre maison, mon cher Hugo, l'indigne cousin de votre père!

Il avait à la tête une blessure large et béante. Je m'aperçus à l'instant qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui. Je m'agenouillai à ses côtés; il me reconnut... Je passerai sur l'effroi qu'il éprouva à ma vue, pour arriver immédiatement au résultat de cette rencontre inespérée.

D'abord, il me déchargea du serment qu'il m'avait imposé seize ans auparavant, puis me demanda si mon fils adoptif vivait encore. Je lui répondis affirmativement, mais sans lui faire connaître votre situation. Il me pria alors de vous demander pour lui le pardon de ses crimes, et un instant après il rendait le dernier soupir entre mes bras.

J'aurais bien volontiers voulu revoir Onno Gratama pour lui découvrir mon secret, mais le temps me pressait et l'armée de Godefroid de Bouillon, dont Gratama fait partie, était campée bien loin de là. Je me dis ensuite que cette révélation ne pourrait que raviver ses douleurs; puis qu'il ne devait plus revoir ce fils qu'il avait cru mort depuis longtemps, et dont il ne devait apprendre l'existence que pour le voir bientôt expirer une seconde fois.

Je continuai donc mon chemin, et bientôt je rentrai en ville; vous savez le reste.

Après le récit du moine, la mère et le fils donnèrent de nouveau un libre cours aux sentiments qui remplissaient leurs cœurs et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Oh! s'écria Ada, si mon époux pouvait savoir que son fils, arraché à la mort, se trouve dans Jérusalem, certainement il le sauverait!

— Ma mère, dit le jeune homme avec feu, il sait que vous êtes en danger, que vous avez besoin de secours: soyez persuadée qu'il viendra vous délivrer!

Le moine n'avait nullement ces illusions; il était convaincu qu'il n'y avait pas de délivrance possible, et il aurait bien voulu faire partager sa conviction par ses compagnons d'infortune, afin de les détacher des pensées terrestres. Il regrettait presque d'avoir dévoilé son secret et priait Dieu avec ferveur d'accorder à ses amis le courage et la persévérance dont ils avaient besoin dans ce moment suprême.

La nuit se passa ainsi et le jour parut. Il parut une seconde fois encore, et rien cependant n'était changé dans la situation des prisonniers. Le moine était toujours calme et résigné, et il regrettait de ne pouvoir inspirer les mêmes sentiments à Ada et à son fils, maintenant que les portes de l'éternité allaient

bientôt s'ouvrir pour eux. Singulière contradiction ! plus la dernière heure approchait, plus les condamnés sentaient grandir en eux l'espoir d'une prochaine délivrance.

— Il serait bien dur, disaient-ils, de rencontrer la mort au moment où Dieu nous a réunis d'une façon si merveilleuse. Si nous espérons encore, on ne peut traiter notre espoir de témérité. Onno vit et connaît notre position, nous le verrons apparaître au moment décisif; un pressentiment nous le dit.

Cependant, on arriva au troisième jour, celui destiné à l'expiation.

Le soleil de juin se leva radieux comme pour éclairer un triomphe; les prisonniers en saluèrent les rayons qui filtraient à travers l'étroit soupirail et qui leur annonçaient leur dernier jour. Ils en avaient vu l'aurore, mais le soir ne viendrait plus pour eux. Quelques heures encore les séparaient de la mort.

Par moments toutefois le cœur de la mère et celui du fils battaient encore d'espoir; alors ils se serraient la main en silence.

Des bruits étouffés pénétraient jusque dans les profondeurs de la prison, bruits qui à l'extérieur devaient remplir les airs comme des vagues soulevées par la tempête. On eût dit l'agitation d'une bataille dans le lointain; parfois même les prisonniers croyaient entendre les cris des combattants et les coups des béliers contre les remparts de la cité.

Oh, si les Croisés étaient occupés à faire l'assaut de Jérusalem ! S'ils pouvaient réussir à faire tomber ses murs ! S'ils pouvaient pénétrer dans la ville ! Oh, alors il y avait encore de l'espoir.

Ces pensées occupaient les captifs, et quoi qu'ils ne les exprimassent pas ouvertement, elles faisaient battre leurs cœurs plus vite. Alors ces rayons de soleil qui pénétraient dans leur sombre demeure pouvaient peut-être devenir des messagers de vie et de liberté...

Les minutes se suivaient, les heures se succédaient, le soleil était déjà à moitié de sa course, et rien encore.

Enfin les prisonniers entendirent un bruit de pas précipités, puis des cliquetis d'armes.

Les Croisés s'étaient-ils emparés de Jérusalem et venaient-ils les délivrer ?

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit avec fracas, et Evra passa à une troupe d'hommes armés.

Hélas ! c'étaient des Musulmans, ayant à leur tête le terrible émir. Oui, les prisonniers allaient bientôt être tirés de leur prison, mais seulement pour l'échanger contre l'échafaud.

Les soldats s'emparèrent d'eux en poussant des cris de haine et de mort, et les entraînaient au dehors.

Les rues étaient remplies de Musulmans qui, dès qu'ils virent les trois chrétiens, se mirent à les accabler d'injures et de menaces. Ce fut un véritable calvaire que ce chemin de la prison au lieu du supplice. La résignation, le fier maintien des condamnés ne faisaient qu'enflammer davantage la colère des fils du Prophète, lesquels, passant bientôt des menaces aux faits, se mirent à déchirer les vêtements de leurs victimes et à les meurtrir de coups, comme pour leur donner un avant-goût du martyre que les attendait.

Enfin on arriva au lieu du supplice, où déjà des milliers de Musulmans, hommes, femmes, enfants, attendaient pour se rejouer à la vue des souffrances des chrétiens abhorrés. Des hurlements d'anathème et de mort sortaient de la foule.

A un certain moment, Hugo poussa un cri d'étonnement et de douleur.

Il venait d'apercevoir, au milieu d'une troupe de sicaires, la sœur de l'émir, la belle Armide, la douce amie de ses rêves, enchaînée comme lui et en butte, elle aussi, aux insultes et aux imprécations de la populace.

Il comprit immédiatement le motif de sa présence : elle était condamnée à subir le même sort que lui et ses compagnons. Si un instant, il avait éprouvé un sentiment de bonheur à l'idée que la jeune fille partagerait sa destinée et serait réunie à lui dans la mort, maintenant

que la réalité se présentait devant ses yeux, il aurait donné cent fois sa vie pour sauver celle de la jeune convertie. Mais cette dernière semblait résignée à son sort et même heureuse.

Dès qu'elle eut aperçu ses nouveaux coreligionnaires, une légère rougeur vint colorer son pâle visage; elle fit le signe de la croix, et sa main indiqua le ciel, comme si elle eût voulu leur montrer qu'elle avait persisté dans sa foi nouvelle, et qu'elle espérait voir bientôt là ses trois amis.

A l'autre bout de la plaine, dans le voisinage d'une mosquée, s'élevait une éminence, sorte d'échafaud, où se remarquaient de nombreux instruments de supplice : car ce n'était pas une mort ordinaire qui allait être infligée aux chrétiens, coupables d'avoir méprisé le Coran : c'était une mort exemplaire, propre à donner satisfaction aux sentiments de haine et de vengeance de la population musulmane de Jérusalem.

Bientôt les condamnés gravèrent l'éminence; la sœur de l'émir était maintenant parmi eux. Les quatre victimes étaient ainsi exposées aux regards de la foule entière, et cette vue fut saluée par de sauvages cris de joie, entremêlés de blasphèmes et d'injures.

Encore quelques instants, et le supplice allait commencer.

Et cependant, en présence des instruments de mort, du haut de l'échafaud où ils allaient rendre leur dernier souffle sous la main du bourreau, deux des condamnés, la mère et le fils, tournaient encore vers la foule un regard où brillait comme un rayon d'espoir; ils continuaient à prêter une oreille attentive aux bruits de la lutte qui se livrait sous les murs de Jérusalem; ils n'avaient pas encore perdu tout espoir.

Mais les bourreaux s'approchèrent, et sur un signe de l'émir, qui semblait présider à la sanglante cérémonie, et paraissait avoir tout oublié : sa passion pour la femme chrétienne, son amour fraternel, les devoirs de l'hospitalité, pour se repaître uniquement de haine et de vengeance; sur un signe de l'émir, deux esclaves s'emparèrent du moine Bruno et l'attachèrent à un poteau.

Bientôt l'on entend des coups de fouet siffler sans relâche dans les airs; les cordes sont terminées par des pointes de fer; elles retentissent d'un bruit sourd sur le dos, la poitrine et les épaules du vieillard; les bourreaux semblent rivaliser à qui fera les blessures les plus larges et les plus profondes.

Des cris d'horreur sortent de la bouche des autres victimes qui doivent assister à cet affreux spectacle, cris auxquels la populace répond par des trépignements de joie et un nouveau débordement d'outrages.

Quant au pauvre martyr, il ne fait entendre aucune plainte; ses lèvres remuent, mais c'est une dernière prière qu'il adresse au Ciel.

Cependant, le peuple exige que l'on cesse la flagellation, non par pitié pour le patient, mais pour jouir plus longtemps du spectacle de ses douleurs.

Sur un nouveau signe de l'émir, les esclaves s'emparent une seconde fois du moine dont tout le corps ne présente plus qu'une plaie hideuse. Ses mains sont délivrées des liens qui les attachent; le bourreau s'approche, armé de tenailles embrasées. La foule ne se sent plus de joie, elle devine qu'on lui prépare un spectacle nouveau.

En effet, on entend un pétitement, un craquement d'os; une fumée sinistre s'élève dans les airs, et l'on sent une forte odeur de chair brûlée. Encore un effort, et la main du vieux moine tombe tuméfiée sur l'échafaud, arrachée par les terribles tenailles.

De nouveaux cris d'horreur sont arrachés aux trois autres condamnés; les Musulmans y répondent par des acclamations joyeuses. Le martyr lève au ciel son regard mourant, et de son bras mutilé envoie une dernière bénédiction à ceux qui bientôt partageront son sort.

L'émir fait un troisième signe; les liens qui retiennent le vieillard au pied sont détachés, mais il reste debout, soutenu par une force surhumaine.

Un des bourreaux s'avance alors vers lui, tandis qu'un autre prépare la croix qui sera

son lit d'agonie. Mais au même moment il tombe, et sa bouche peut à peine murmurer ces paroles du divin Maître : „Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font!"

(A continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

L'année 1880 sera particulièrement favorable aux marchands de verres à quinquet; si je donne ici un moyen d'en diminuer le bris, je n'ai pas l'intention de leur être désagréable. D'ailleurs, tout le monde ne vend pas des verres de cette espèce, tandis que tout le monde s'en sert.

Le moyen est des plus simples : mettez une épingle à cheveux à cheval sur la partie supérieure du verre, de manière qu'une branche de l'épingle tombe à l'intérieur et l'autre à l'extérieur, ou bien, de façon que l'épaisseur du verre se trouve entre les deux branches de l'épingle. Et vous ferez ainsi une assez notable économie. — Hermance.

— Autre chose : Comme il est très-dangereux d'employer au service de la cuisine de la vaiselle mal étamée, — c'est-à-dire recouverte de zinc au lieu d'étain, — on doit avoir bien soin de s'assurer, avant de s'en servir, de la qualité employée.

Le moyen est facile : il consiste à faire bouillir, pendant quelques instants, du vinaigre dans le vase dont on veut essayer l'étamage. Si le vase est recouvert de zinc, la surface se trouvera attaquée, ce qui n'aura pas lieu s'il est convenablement étamé.

— Un excellent procédé, pouvant immédiatement enlever les taches de graisse ou d'huile : — Prenez eau tiède 800 grammes, — savon blanc 25 grammes, — soude d'alicante 30 grammes, — fiel de bœuf 30 grammes, — essence de lavande, quelques gouttes. — Faites fondre dans l'eau le savon et la soude, ajoutez-y le fiel de bœuf et l'huile essentielle de lavande. Exprimez le tout à travers un linge. Mettez quelques gouttes de cette eau sur les taches, frottez celles-ci avec une brosse ou un tampon, puis lavez à l'eau chaude.

ÉLOY.

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE A ROME, SOUS AUGUSTE.

(Suite et fin, voir page 150.)

Dans une soirée, tout le monde ne peut pas être en mouvement. Il est des personnes que leurs goûts, leur position ou leur âge empêchent de se livrer à des distractions aussi bruyantes. Celles-là se réuniront dans une pièce à part, afin de pouvoir se livrer plus à l'aise au doux passe-temps de la conversation.

Je viens de parler d'âge. Les dames romaines n'aimaient pas beaucoup plus que les nôtres qu'on s'occupât du leur. „Ne vous informez jamais, dit très-sagement Ovide, ni de l'année, ni du consulat qui ont vu naître une femme, si déjà surtout elle commence à s'arracher des cheveux gris."

Les sujets d'entretien ne sauraient, du reste, vous manquer. Surtout „point de discussions, point d'échange de paroles irritantes. Laissez cela aux gens mariés : c'est le lot des ménages." (Merci !)

„N'avez-vous pas la pièce en vogue, l'acteur en renom et les débats du forum ? N'avez-vous pas également l'arène où de généreux coursiers se disputent le prix de la course ?"

Si un médecin vient à se mêler à cette foule élégante et futile, soyez sûr que son entrée ne saurait passer inaperçue. Arrive-t-il tard, prétextant ses occupations, on ne manque pas de dire, avec Plaute, „qu'il était sans doute à remettre une jambe cassée à Esculape et un bras cassé à Apollon, ou qu'il prescrivait majestueusement quelque bouillon de canard à un

malade." (Il paraît qu'à Rome le bouillon de canard correspondait à notre classique bouillon de poulet ou de veau.)

En tout cas, il se trouvera nécessairement quelqu'un pour lui adresser cette question du

même poète qui s'est transmise intacte jusqu'à nos jours : „Docteur, avez-vous tué beaucoup de monde aujourd'hui?" L'élan ainsi donné, ce sera un feu roulant de plaisanteries dont, je le crains bien, la médecine fera tous les

frais. Ouvrons Martial, cette gazette des salons de son temps : „Andragores, dit-il, s'est baigné avec nous; il a soupé gaiement, et, ce matin, on l'a trouvé mort dans son lit. Vous demandez, Faustinus, ce qui a pu causer cette mort



VUE DU TYROL. — LE CHATEAU DE KLAMM.

foudroyante? Il aura vu en songe le médecin Hermocrate."

A la bonne heure! voilà une épigramme des plus piquantes et des mieux tournées.

Mais laissons les causeries aller leur train.

Nous savons qu'elles languiraient promptement sans ces espèces de lieux-communs qui ont de tout temps défrayé les salons, en fournissant de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. D'ailleurs, quoi de plus innocent, en définitive, que ces

épigrammes? Leur seul crime, si c'en est un, est leur banale uniformité. Sans donc nous y arrêter plus longtemps, nous pénétrons dans le compartiment où se trouvent les jeux.

••

Dans une magnifique pièce, un peu isolée des autres, ont été dressées de nombreuses tables. Là règne un calme plus apparent que réel, chacun semblant faire de son mieux pour mettre en pratique ce précepte d'Ovide: Le

grand mérite consiste moins à conduire habilement son jeu, qu'à rester maître de ses impressions." Et cet autre: „Evitez surtout les querelles qu'engendre le jeu, et ne soyez pas trop prompt à vous emporter."

Mais, si nous étudions les physionomies de plus près, nous reconnaitrons avec le poète que „souvent un visage silencieux porte en soi des semences de haine." Par instants „les yeux lancent des éclairs plus terribles que le



UN LIVRE ENNUYEUX, D'APRÈS TOULMOUCHE.

feu de la Gorgone. Parfois même, on voit des larmes de rage couler le long des joues."

Il est une autre remarque qui appartient également à Ovide, mais dont la justesse est

plus contestable: c'est qu'en général „les femmes dissimulent mieux au jeu que les hommes." Chose heureuse pour elles, car, ajoute-t-il, „rien ne nuit à la beauté comme de ne pas savoir réprimer son dépit."

Nous allons donc assister à des parties très-sérieusement engagées.

Il y a trois jeux principaux: les échecs, les osselets et les dés.

Il y a bien encore le „pair ou non" et

„les noix.” „A ces petits jeux, dit Martial, on est du moins sûr de ne pas se ruiner.”

Mais ne nous occupons que des grands. Il va nous être d'autant plus facile d'en comprendre le mécanisme que notre manière actuelle de les jouer s'en rapproche beaucoup.

On se servait pour les échecs de pièces de couleurs différentes, qui étaient censées représenter autant de brigands, d'où le nom de „ludus latronum” divisés en deux groupes se disputant un point fortifié. Ces pièces étaient de cristal ou de verre; quelquefois on les figurait par des pierres précieuses. „Si vous aimez, dit Martial, les ruses et les combats des échecs, une pierre vous tiendra lieu de défenseur et d'ennemi.”

Le champ de bataille était, comme nos échiquiers, un carré divisé en casiers alternativement blancs et noirs. La principale manœuvre consistait à „emprisonner entre deux pions le pion de son adversaire, qui alors était pris.”

Mais il était de bon goût, quand on jouait avec une femme, de se laisser battre par elle.

Les osselets provenaient comme les nôtres de l'os du paturon de certains animaux; on employait aussi, au lieu de l'os lui-même, des imitations en pierre et en bronze. Ce jeu consistait, comme aujourd'hui, à les lancer en l'air, et à en recueillir le plus possible sur le dos de la main. Quelquefois leurs facettes étaient ponctuées; c'était une combinaison de plus qui prêtait aux paris et à laquelle on pouvait perdre de très-fortes sommes.

Quant aux dés, c'était le grand jeu, le jeu aux émotions. A Rome, le cornet était d'un usage à peu près constant. „Il sert, dit Juvenal, à mouvoir et à lancer ces petits projectiles.”

Ces dés ne différaient non plus en rien des nôtres. Même forme cubique, même division par points et même manière de les compter: seulement, on jouait avec trois dés au lieu de deux. Six partout faisait gagner; c'était „le coup de Vénus.” As partout faisait perdre; c'était „le coup du chien.”

Le coup du chien! Parfois aussi vous entendrez nos joueurs malheureux murmurer entre leurs dents: „Quel chien de coup!”

Toujours est-il que Plaute défend très-sagement de jamais plaisanter un joueur, „de peur, dit-il, que la moutarde ne lui monte au nez.”

Si, de tout temps, le jeu a éveillé les mêmes passions et parlé le même langage, de tout temps aussi il a produit les mêmes entraînements. Combien d'exemples viennent confirmer, chaque jour, cette remarque d'Ovide que „quiconque a perdu ne cesse de perdre, l'espoir du gain ranimant sans cesse les dés sous ses mains fiévreuses!”

Quel joueur, non plus, n'a pas été superstitieux? „Chacun, continue le poète, maudit la fatalité dont il se croit poursuivi. On n'a plus foi en rien; on exige absolument d'autres jeux.”

N'est-ce pas là l'histoire de nos perdants, alors qu'ils accusent la veine, qu'ils demandent qu'on change de places et de cartes, ou qu'ils se disputent la charnière?

Mais, enfin, tout jusqu'ici s'est borné, chez notre Romaine, à quelques propos ou à quelques gestes plus ou moins vifs; il n'y a pas eu à vrai dire d'éclat. Pourquoi donc ce tumulte et ces clameurs qui viennent de s'élever dans toute une partie de la salle et dont chacun s'émeut?

„On s'invective, dit Ovide; l'air retentit de provocations furieuses; ce sont des luttes, des rixes, et des exclamations de douleur. — La colère gonfle les visages et y fait allumer un sang noir. — La table où l'on jouait a même été culbutée sens dessus dessous, les pieds en l'air.”

Enfin les mots qui dominent sont ceux de voleur et d'escroc. Que s'est-il donc passé? Le voici: — Parmi cette société d'élite, où l'on croyait s'être si bien conformé au précepte de rigueur de „fermer sa porte à tout individu suspect,” un grec s'est glissé. Il eut été difficile de ne pas s'y laisser prendre, car, dit Ovide, „c'est peut-être, de tous les invités, celui qui a

les meilleures façons. Il a un talent tout particulier pour faire sortir les dés qui plaisent.”

D'abord, il avait feint de perdre, „en amenant à plusieurs reprises le coup du chien.” Puis une fois la confiance établie, il avait réalisé des bénéfices énormes, mais pas assez habilement pour qu'on ne s'aperçût pas enfin qu'il se servait de dés pipés. C'est alors qu'avait éclaté l'orage au milieu duquel nous avons distingué ces cris: „Rends-nous notre argent!” poussés par les victimes qu'il avait dépouillées.

Il va sans dire qu'après un pareil esclandre, il n'y avait plus de soirée possible: aussi les salons furent-ils déserts en un instant.

D^r C. JAMES.

UN TRAIT IGNORÉ DE LA JEUNESSE DE MILTON.

Il est un trait de la vie de Milton qui a échappé à tous les biographes, et qui mérite pourtant d'être connu, à cause de son caractère romanesque et poétique.

Le futur auteur du „Paradis Perdu” était à la fleur de sa jeunesse, lorsque de l'école de St Paul il passa à l'Université de Cambridge. Sa beauté et sa modestie le faisaient appeler „la Demoiselle du collège du Christ.”

Un jour d'été, s'étant égaré dans la campagne, accablé de chaleur et de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre.

Pendant son sommeil, deux dames étrangères passent en voiture par le même endroit.

La beauté du jeune écolier les frappe. Elles mettent pied à terre, et après l'avoir quelque temps considéré, sans l'éveiller, une d'elles, très-jolie, et dont l'air annonçait à peine dix-huit ans, tire un crayon de sa poche, écrit plusieurs lignes sur un papier, et le glisse en tremblant dans sa main. Elle remonte à l'instant même dans son carrosse avec sa compagne, et s'éloigne bientôt de ces lieux.

Les camarades de Milton, qui le cherchaient de tous les côtés, avaient vu d'assez loin cette scène muette, sans pouvoir distinguer les traits du jeune homme endormi sur l'herbe. Mais s'étant approchés, après le départ des deux dames, ils reconnurent leur ami, et l'éveillèrent, en l'instruisant de ce qui venait de se passer.

Le billet que Milton trouva dans sa main, lui en dit encore davantage. Il l'ouvrit, et y lut ces paroles tirées de Guarini:

Occhi stelle mortali,
Ministri de miei mali,
Se chiusi m'uccidete,
Aperti ch'è farete?

„Beaux yeux, astres mortels, auteurs de tous mes maux! si, fermés par le sommeil, vous avez brisé mon cœur, ouverts, quelle serait votre puissance!”

Une aventure aussi étrange le rendit sensible, en flattant sa vanité. Dès ce moment, il désira voir cette belle Italienne, qu'il chercha sans cesse. Il aimait, à cause d'elle, sa langue pleine de charmes. Il voyagea pour elle à Gênes, à Naples, à Florence et dans toute l'Italie, sans la trouver jamais.

VIEILLES FÊTES NATIONALES.

LA DENT D'ARGENT D'ITTERBEEK.

Itterbeek est un village situé à environ une lieue et demie de Bruxelles (Ouest), et qui jadis était très-fréquenté par les habitants de la capitale du Brabant, à cause de sa situation pittoresque, de la belle vallée de la Pède, arrosée par un charmant ruisseau, et surtout par les fêtes qui s'y donnaient souvent. Nous allons parler de l'une d'elles.

A Itterbeek, on était dans l'usage de donner, pour prix, au plus fort mangeur, une dent d'argent, le jour de la dédicace ou fête de ce village, le premier dimanche d'octobre.

Voici comment cet usage singulier avait pris naissance.

Quelques habitants de Bruxelles, la plupart ouvriers, qui fréquentaient un cabaret de ladite ville, situé rue Haute, et portant pour enseigne „Saint-Jacques,” se cotisèrent, au commencement du dix-huitième siècle, pour acheter une dent d'argent, à donner en prix à celui d'entre eux qui mangerait le plus.

Ils choisirent pour théâtre de cet exploit le village en question.

Pour s'attirer des spectateurs, ils crurent devoir donner quelque éclat à cette fête. A cet effet, ils se rendirent en corps le premier dimanche d'octobre, au dit village, marchant deux à deux, ayant à leur tête un homme à cheval portant une bannière, sur laquelle étaient peints, d'un côté une couronne de lauriers, et de l'autre côté une cuillère, une fourchette et un couteau.

Arrivés à Itterbeek, ils y trouvèrent une table toute dressée au milieu d'un verger, sous laquelle ils dînèrent, en présence d'un nombre infini de spectateurs que la curiosité avait attirés.

Le repas fini, on mit sur la tête du vainqueur une couronne de laurier, et l'on attachait la dent d'argent, prix de son exploit, à la boutonnière de son habit, au son d'une bruyante musique et aux acclamations des spectateurs.

Ensuite le vainqueur, — ayant à sa gauche celui qui avait été proclamé le plus grand buveur, portant à son chapeau la broche d'un tonneau, dorée, précédé de ses concurrents et suivi d'une troupe de musiciens, — faisait son entrée triomphante à Bruxelles, au milieu des cris de la foule.

Ainsi que les meilleures institutions, celle-ci n'eut qu'un temps. Elle prit fin au bout de quelques années. Mais les cabaretiers du village d'Itterbeek, alléchés par le profit qu'ils tiraient de la vente de leurs comestibles et boissons, firent depuis la dépense de la dent d'argent, et par ce moyen, ils attirèrent tous les ans, le jour de la kermesse de leur village, une grande partie de la population de Bruxelles.

Cet usage cessa, lorsque l'empereur Joseph II ordonna, par son édit du 11 février 1786, que toutes les dédicaces ou kermesses se tiendraient le même jour: le second dimanche après Pâques.

A.

PRIS L'UN POUR L'AUTRE.

Anecdote historique.

I.

S'il a existé un souverain qui a fait peu de cas de la vie des hommes, c'est bien Louis XI.

Ce roi terrible et cauteleux, avait donné l'abbaye de Turpenai à un gentilhomme qui, en touchant les revenus, prit le nom de M. de Turpenai.

L'abbé de Turpenai vit avec douleur ce don royal fait à un laïque et vint trouver le roi à Plessis-lez-Tours.

Il lui remontra humblement qu'il était régulièrement possesseur de l'abbaye, et que le gentilhomme n'était qu'un usurpateur n'ayant aucun droit.

Le roi, fronçant le sourcil, lui dit qu'il ferait justice. Mais l'abbé était pressé, il revenait souvent à la charge, prenant le roi au sortir de table, et lui remémorant chaque fois sa réclamation. Si bien que Louis, pour s'en débarrasser, dit un jour à Tristan, son compère: — Ce Turpenai me fatigue, ôte-le moi de ce monde.

Ces ordres-là, on n'avait pas besoin de les donner deux fois à Tristan. Seulement, cette fois il se trompa.

Le roi parlait de l'abbé de Turpenai; Tristan s'imagina qu'il s'agissait de celui que toute la cour appelait M. de Turpenai.

Il accoste donc le gentilhomme, le prend à part, le fait garrotter, lui explique en deux

mots que le roi a ordonné sa mort, et vous le pend, haut et court, entre la tête et les épaules.

Puis il s'en vient trouver le roi, à qui il apprend que tout est fini.

II.

A cinq jours de là, juste le temps après lequel les âmes reviennent, lorsqu'elles reviennent, le moine entra dans la salle où le roi terminait son dîner. Celui-ci crut voir un revenant. Il fit signe à Tristan qui se pencha vers lui :

— Vous n'avez pas fait ce que je vous ai ordonné, dit Louis XI à l'oreille du redoutable compère.

— Ne vous déplaît, sire, je l'ai fait.

— Quoi, Turpenai ?...

— Il est mort, sire.

— Eh ! j'entendais parler de ce moine.

— Moi, sire, j'ai compris qu'il s'agissait de ce gentilhomme.

— Et c'est fini ?

— Oui, sire.

— Or bien, dit le roi à haute voix, ce qui est fait est fait. Venez ici, moine.... mettez-vous à genoux.... remerciez Dieu, qui vous a délivré de celui qui prenait votre bien.... Dieu vous a fait justice. Priez-le pour moi et retournez en votre couvent.

Voilà certes un petit trait qui vous achève admirablement le portrait de Louis XI.

OLIVIER.

UNE ANNÉE DE LA VIE D'UN DOMESTIQUE.

I.

L'influence que peut avoir sur le bonheur une augmentation subite de fortune, la situation d'âme où se trouve celui qui passe tout-à-coup de l'étroite médiocrité à une grande aisance, ce qu'éprouve celui que des accidents imprévus font passer de l'état de richesse à la médiocrité ou à la misère, tout cela ne peut guère être jugé, apprécié qu'à l'aide d'exemples.

Je citerai un de ces exemples, qui semble prouver que le bonheur que l'on croit communément résulter d'une juste proportion entre les désirs et les facultés, ce qui s'appelle sagesse, dépend encore plus des habitudes.

Le domestique de l'un de mes amis, qui le servait depuis vingt ans, et de qui il avait toujours été content, quoiqu'il fût d'un caractère parfois très-singulier, hérita tout-à-coup de quarante mille francs. Cette fortune lui venait d'un vieil oncle qui passait pour pauvre et de qui il n'attendait rien.

Un matin, il entra chez son maître.

— Monsieur, je vais vous quitter.

— Je comprends cela. Et où allez-vous, Ambroise ?

— Monsieur, je m'en vais à Paris.

— A Paris, grand Dieu ! Et pourquoi faire ?

— Comme je possède quarante mille francs en bonnes valeurs ayant cours j'entends m'amuser, vivre dans un autre monde que celui où j'ai vécu. D'ailleurs, je verrai, quand je serai dans la grande capitale.

— En tout cas, mon ami, tâchez de bien placer votre argent. Je vous souhaite bien du bonheur ; vous allez être dans l'aisance, soyez sage et prudent.

— On verra, on verra. J'ai mon idée.

Arrivé à Paris, mon homme loue un joli petit hôtel garni, ajoute à son nom celui du lieu où il est né, fait venir le tailleur, commande des habits élégants, loue un carrosse au mois, un cocher, un valet de chambre, un laquais à grande livrée, un cuisinier ; achète bijoux, bagues et diamants ; et puis, les spectacles, les parties fines, grande chère, et des convives dont on ne manque jamais ! Il parvint à faire du bruit : on se demandait qui était ce riche seigneur étranger ; très-étranger en effet, car personne, jusque là, n'en avait entendu

parler. M. Ambroise de Foutillois payait très-exactement, prenant toujours au tas de son argent ; il était au reste d'assez bonne société, et bien vu partout.

II.

Il y avait près d'un an que cela durait. Ambroise comptait souvent avec lui-même, et voyant enfin qu'il allait être au bout de son trésor, il prend son parti.

Il dit un soir à son valet de chambre, que le lendemain il dînera chez lui avec quelques amis ; il se couche et dort très-tranquillement.

Le lendemain, son valet lui demande combien il faudra mettre de couverts.

— Cinq.

— Et l'heure ?

— Six heures précises.

Il passe la matinée à faire des comptes, règle tout ce qu'il doit au dehors et à ses gens, les paie jusqu'au dernier jour, réunit ensuite ses bagages et les place dans des malles.

Comme six heures approchent, le valet de chambre entre et demande à son maître s'il compte que son monde arrivera bientôt ; le cuisinier désire savoir quand il faudra servir.

— On peut servir, tout le monde est ici.

On sert : Ambroise passe dans la salle à manger, se met à table, déploie sa serviette et dit au valet de chambre et au laquais :

— Asseyez-vous à table et faites monter le cocher et le cuisinier. J'ai fait venir un garçon du dehors pour le service.

Eux, de se regarder, ne sachant ce que tout ceci signifiait.

— Messieurs, prenez place, s'il vous plaît ; je ne plaisante pas ; nous allons dîner ensemble ; ne faites point de façons.

Ils obéissent, non sans quelque honte ; ils se tenaient loin de la table et osaient à peine toucher aux mets.

Le dîner se passe en silence. Les convives ne pouvaient revenir de leur étonnement. Mais au dessert, et quand le vin de Champagne les eut un peu évertués et fait succéder la franchise à l'embarras qui avait duré jusq' alors, le maître leur dit :

— Mes amis, mes camarades, je ne suis qu'un domestique comme vous.... J'ai hérité de quarante mille francs, j'ai voulu jouir de la vie une bonne fois et tâter les plaisirs de Paris ; me voilà au bout du magot. Je pars demain, et je retourne dans mon pays, où je rentrerai, si je le peux, au service de mon ancien et excellent maître. Trinquons ; nous nous quittons, je pense, contents, vous de moi et moi de vous.

III.

De retour au pays de son maître, Ambroise va le trouver en arrivant, et lui demande de le reprendre.

— D'où venez-vous donc ?... et les quarante mille francs, qu'en avez-vous fait ? Je vous avais recommandé de les bien placer, est-ce que vous les auriez perdus ?

— Non, Monsieur, je les ai placés le mieux que j'ai pu, et il ne m'en reste plus rien.

— Quoi ! les auriez-vous mangés ?

— Précisément.. J'étais curieux depuis longtemps de savoir comment on est quand on a quarante mille francs de rente... et j'ai passé ma fantaisie.

— Eh bien ! comment vous êtes-vous trouvé de la vie d'un homme riche ?

— Ma foi, monsieur, il n'y a rien dans tout cela de bien merveilleux. J'imaginai autre chose. Je reviens sans peine à mon ancien état.

— Soit, mon ami, j'espère que vous serez heureux à présent. L'expérience que vous avez faite, vous a guéri du plus grand des maux : du tourment de l'envie.

ALCINDOR.

BANNIE DU TOIT PATERNEL !

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

II.

Nous avons laissé miss Norreys et le ci-devant capitaine Tollish en tête-à-tête dans la serre de Beechmont.

En voyant la froideur avec laquelle la jeune femme répondait à sa déclaration, il lui demanda :

— Ai-je été trop prompt, Madame ? Il y a si longtemps que ces paroles étaient sur mes lèvres, sans que j'osasse les prononcer... Sicily, vous pourriez certainement faire un plus grand mariage, mais vous ne trouverez jamais un homme qui vous aimera comme je vous aime. J'occupe dans le monde une position qui mérite considération. Je suis marquis et appartenais à une des plus anciennes familles du royaume. Mon revenu monte à quarante mille livres par année, et je saurai bien faire en sorte de le doubler sous peu. Acceptez-vous ?

— Je ne sais vraiment que répondre, Lord Darkwood. Vous me faites beaucoup d'honneur en me demandant de devenir votre femme, mais je n'étais pas préparée....

— Vous ne me refusez donc pas ?

— Je ne vous accepte pas non plus, fit-elle vivement. Il faut me laisser le temps de réfléchir, car je ne vous connais que depuis quelques semaines, et si je me marie, je tiens à épouser un homme dont je puisse apprécier le caractère privé, chose fort difficile quand on n'a pas quelques notions sur sa vie passée.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, Miss Norreys, et je suis prêt à vous satisfaire sur ce point :

Je commencerai par vous dire qu'il y a seulement quelques mois que je suis Lord Darkwood ; auparavant je m'appelais le capitaine Fabien Tollish. J'étais en garnison à Malte et j'étais criblé de dettes.

— Ceci ne me regarde pas, interrompit la châtelaine de Beechmont en faisant un geste de la main. Il est inutile de me faire connaître vos folies de jeunesse ; je tiens seulement à savoir si dans votre passé il n'y a pas eu une faute grave, dont la connaissance pourrait faire le malheur d'une femme qui serait devenue votre épouse.

Une faute grave dans le passé ! Que voulait-elle dire par là ? Ses paroles n'étaient-elles dues qu'au hasard, ou bien savait-elle ?...

Ce fut avec effort et en s'essuyant le front, que le marquis répondit :

— Je n'ai jamais fait de mal à personne, que je sache ; mais je dois vous confier que j'ai aimé une fois dans ma vie... il y a longtemps, bien longtemps.

— La femme que vous avez épousée sans doute, la mère de votre fille ?

— Oh, non, ce n'est pas elle... Celle dont je parle était une frêle jeune fille, belle comme une angélique vision. Elle est morte peu de temps après que je l'ai connue.

— Était-elle devenue votre femme aussi ?

— Non, elle n'a jamais été mariée. Ne parlons plus d'elle, Miss Norreys..

Il craignait qu'elle ne lui fit encore d'autres questions qui auraient pu le mettre dans l'embarras.

— Qu'elle repose en paix, reprit-il, et que son ombre ne vienne pas se placer entre nous....

— Au moins vous ne lui avez fait aucun tort ?

— Jamais !

Miss Norreys détourna la tête pour cacher à son interlocuteur le mépris et l'indignation qu'il eût pu lire sur ses traits.

— Sicily, murmura-t-il, le château de Dunholm attend une maîtresse ; ne voulez-vous donc pas devenir marquise de Darkwood ?

Elle leva la tête et le regarda bien en face. Sa figure sinistre, ses vilains petits yeux et son teint jaune et huileux lui inspirèrent un profond dégoût. La vengeance devait lui coûter cher !

Elle allait le refuser net, lorsqu'un domestique entra dans la serre et lui présenta un

plateau contenant une grande enveloppe jaune.

Ce message avait été apporté de Shrewsbury, un peu avant minuit, et c'était Naya qui venait de l'envoyer à sa maîtresse, au milieu de la fête, craignant que ce ne fût une affaire pressée.

— Maudit contretemps! pensa le marquis; j'allais obtenir une réponse décisive.

Miss Norreys ouvrit le message, s'approcha d'un bec de gaz et lut le télégramme suivant, daté d'Ajaccio et venant de son homme d'affaires :

„A Miss Norreys, Beechmont, Shrewsbury.
„La personne n'est pas noyée. Elle a été sauvée et est retournée en Angleterre depuis six mois.”

„N. S. BARSBY.”

III.

Ce message était terrifiant pour Miss Norreys. Elle recula de plusieurs pas, saisie d'un tremblement nerveux. Il lui semblait que la vie allait l'abandonner.

Ses lèvres remuèrent, mais pas un son n'en sortit, et, pâle comme une morte, les yeux égarés, elle se laissa tomber sur un banc.

Le marquis, stupéfait, la regarda avec effroi.

— Miss Norreys! s'écria-t-il, parlez-moi donc! Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles?

Elle fit un geste de la main pour qu'il n'approchât pas d'elle.

— Voulez-vous que j'appelle quelqu'un? reprit-il d'un ton alarmé; vous êtes malade.

Par un effort surhumain, elle parvint à dominer le sentiment d'horreur que lui inspirait son interlocuteur, et lui répondit :

— Non, non, je n'ai besoin de rien... Eloignez-vous... je veux être seule...

Le marquis obéit en silence; il voyait qu'une immense douleur accablait l'Indienne, et quoique la jalousie et la curiosité le poussassent à l'interroger, il prit le sage parti de se taire.

Il se retira donc et alla se placer à la porte de la serre, afin que personne ne pût en approcher.

La châtelaine le suivit des yeux, et une expression de haine et de mépris se peignit sur ses traits.

— Epouser cet homme, murmura-t-elle; jamais! Plutôt la mort!

Elle relut le télégramme qu'elle venait de recevoir, puis, en proie à une émotion profonde, elle porta le papier à ses lèvres, pendant qu'un flot de larmes inondait son visage.

Tout-à-coup, comme si elle se repentait de ce mouvement, elle déchira la pièce en mille fragments qu'elle sema autour d'elle.

— Pas mort, répéta-t-elle plusieurs fois, pas mort!... Revenu en Angleterre depuis six mois!... Où donc, au nom du Ciel, peut-il être?

Elle parut réfléchir pendant un instant.

— Ah! reprit-elle, voilà plus de six mois que le capitaine Tollish est entré en possession des biens de son cousin, et en revenant de Corse Lord Darkwood a dû se rendre au château de Dunholm... S'il en est ainsi, qu'est-il devenu? que s'est-il passé?

Et une idée terrible s'empara de son esprit; d'aff eux soupçons contre le nouveau Lord Darkwood, vinrent accroître la mauvaise opinion qu'elle avait de lui.

Oh! s'il avait vu son cousin à l'heure du retour!...

— Je les hais tous les deux, se dit-elle, et comme j'ignore si jamais je reverrai l'un, je veux au moins me venger de l'autre... Je crois que j'épouserai le maître de Dunholm.

En ce moment, ce dernier avait précisément les yeux tournés de son côté. Faisant un effort sur elle-même, elle lui fit signe d'approcher.

— Etes-vous mieux à présent? demanda-t-il avec le plus grand intérêt, en s'avançant vers elle.

— Je vais bien, je vous remercie. Ce télégramme contenait une nouvelle qui m'a un peu troublée, voilà tout. Maintenant, comme cette malencontreuse missive est venue interrompre notre conversation, nous pouvons la reprendre au point où nous l'avions laissée.

— De tout mon cœur, Miss, répondit-il. Je vous avais demandé à devenir ma femme; si vous voulez avoir confiance en moi, tous les instants de ma vie seront consacrés à faire votre bonheur.

— Je suis sensible à l'honneur que vous me faites, Milord; mais, comme je vous l'ai dit

cordons bleus, quant au menu du dîner, et sa fille reçut des instructions sur la manière de s'habiller et de se conduire.

Vers midi, il fit appeler Pietro pour lui préparer sa toilette; mais ce fut son second valet de chambre qui apparut.

Le Maltais était absent.

Le remplaçant de Pietro était un jeune et naïf paysan, peu au courant de sa besogne, et surtout très-bavard.

Pendant qu'il exécutait ce que le marquis lui avait ordonné, il ne put résister au désir de rapporter à son maître les conversations que tenaient les domestiques à l'office, concernant le fantôme qui habitait les ruines, et les lumières qu'on voyait apparaître et disparaître derrière les fenêtres du vieux château.

Le marquis écouta ce récit le front plissé, et gronda sévèrement son domestique, en disant qu'il leur défendait à tous de s'occuper davantage de cette ridicule histoire.

Après son déjeuner, il demanda si Pietro était rentré. Sur la réponse affirmative qu'il reçut, il le fit venir dans son cabinet.

— Où donc avez-vous été pendant toute la matinée? demanda le marquis sévèrement.

— Je viens des ruines, signor... Puisque vous avez eu l'idée de donner un bal dans la grande salle du vieux château, j'ai surveillé les domestiques qui sont occupés à la cirer et à la mettre en ordre.

— Et, dites-moi, Pietro, avez-vous entendu parler de cette sottise d'histoire de revenant que les domestiques racontent entre eux?

— Oui, signor, voilà bien des semaines.

— Ah!... Savez-vous d'où viennent ces bruits?

— Certainement. Ils résultent des visites que j'ai faites aux souterrains, il y a quelques mois. La lumière de la lanterne que je portais aura été vue par quelqu'un.

— Et depuis quand n'êtes-vous plus allé dans les caveaux?

— J'y suis allé hier soir, après que vous

m'aviez commandé de m'assurer si tout était en bon ordre en bas. Je ne vous engagerais cependant pas à laisser pénétrer dans les souterrains; car si, par hasard, une de ces dames entendait le cri d'un animal quelconque, toutes pourraient s'effrayer, et cela amènerait peut-être la société à faire des recherches...

— Je fermerai les caveaux et je cacherais les clefs, interrompit vivement Lord Darkwood. J'ai éprouvé une terreur mortelle, continua-t-il en frissonnant, quand ma fille et sa gouvernante ont visité les ruines; car le... corps était en ce moment couché sur le sol, comme nous l'y avions déposé. Mais à présent, il est enterré, n'est-ce pas, Pietro?

— Sous six pieds de terre, Mylord. La tâche n'était pas facile, allez! J'y ai travaillé plusieurs nuits, car j'ai dû enlever les pierres avant de pouvoir creuser une fosse, et il me semble que les cent livres que vous m'avez promises mériteraient bien d'être doublées.

— Soit, fit le maître. Maintenant que toute trace a disparu, je puis respirer librement, pensa-t-il, et désormais il n'y aura plus d'obstacle entre moi et la belle Sicily.... Puis, s'adressant au valet: Pietro, vous pouvez vous retirer, mais n'oubliez pas de fermer les caveaux et de prendre les clefs.

Comme l'heure à laquelle il attendait ses hôtes approchait, Lord Darkwood s'occupa de sa toilette, puis se rendit au salon pour les attendre.

(A continuer.)



DEUX CAFRES CIVILISÉS.

je ne refuse ni n'accepte. Donnez-moi une semaine pour réfléchir; au bout de ce temps je vous promets une réponse formelle, et je crois pouvoir déjà vous dire que si, d'ici-là, aucun événement ne m'engage à changer d'idée, ma réponse sera affirmative.

Lord Darkwood, en entendant ces paroles, éprouva une joie immense; il se voyait déjà propriétaire de Beechmont et l'heureux époux de la belle châtelaine.

Aussi, dans son ravissement, saisit-il la main de Miss Norreys et il y déposa un long baiser.

— Demain, dit-il, vous venez tous au château. Quel bonheur pour moi si je pouvais vous présenter à mes invités comme la future maîtresse de Dunholm...

— Je vous ai demandé une semaine pour réfléchir, répondit Miss Norreys froidement en retirant sa main, et j'entends que d'ici-là vous ne me parliez ni d'amour ni de mariage.

Fabien s'inclina, et quelques minutes après il offrit son bras à l'Indienne pour la reconduire dans la salle du bal.

IV.

Le lendemain matin, Lord Darkwood s'assura en personne si l'on avait exécuté les ordres qu'il avait donnés pour la réception de Miss Norreys et de ses hôtes. Il tenait à leur montrer ses propriétés et sa personne sous le meilleur aspect.

Il eut une longue conversation avec son